



Maman dort, maman dort, puis elle dort encore. La matinée file et j'essaie de distraire Mollie, qui a de la suite dans les idées. Elle n'arrête pas de piquer vers la chambre en criant, et moi je cours après elle en disant tout bas : non, viens, on va jouer encore. Heureusement, la porte est fermée, et elle a dû prendre une pilule ou deux, ça aide. Pauvre petite maman, dors encore un peu.

*Il était une fois, dans la clairière d'une belle grande forêt (vous écoutez bien, les filles?), une petite biche qui avait perdu sa maman et son papa et c'était vraiment la pire journée pour les perdre parce que c'était son anniversaire. La petite biche pleurait, pleurait, toute seule au milieu de la clairière, et les petits animaux de la forêt la regardaient, tout tristes, sans savoir quoi faire. L'écureuil a voulu lui donner des noix, et le rossignol a voulu chanter pour elle, et les canards l'ont invitée à aller nager avec eux, mais la petite biche était toujours aussi triste.*

Quand papa était encore là, ils dormaient la porte ouverte, et alors on se glissait dans leur chambre au réveil, juste moi au début, puis Mollie lorsqu'elle a su marcher, et on se cachait tous les quatre sous les couvertures en criant qu'on avait chaud, puis on sortait la tête en riant et on descendait manger du pain doré. Ils étaient papaetmaman, sans espace entre les mots: une seule personne avec quatre bras pour nous serrer fort, ils riaient des mêmes choses, ils pensaient toujours pareil. Je prenais la main de papa dans l'escalier mais c'était pour le plaisir, pas pour l'équilibre.

Avec Mollie on a déjà joué à cache-cache, aux Barbie, à la pâte à modeler et à se rouler par terre. Je lui ai lu trois histoires et on a regardé la cassette de Cendrillon, avec le méchant chat Lucifer qui lui fait une peur agréable, une peur qui chatouille, pas une peur qui pince fort. Elle crie: je veux maman, je veux maman. Maman qui n'est plus heureuse que lorsqu'elle dort, lorsqu'elle n'existe plus.

Et là, j'ai une vraie idée, la meilleure depuis longtemps, une idée qui va faire changer Mollie d'idée, une idée qui va faire sourire maman, ma grande petite maman, quand elle va se réveiller, plus tard, toute contente de moi et de ma surprise.

Je n'ai pas beaucoup d'idées depuis que papa nous a quittées. Son départ ne nous a pas surprises, il y avait longtemps qu'on le sentait venir. On aurait dit un objet qui tombe très, très lentement dans l'escalier, et malgré la lenteur, on sait qu'il est lancé, on ne peut plus le rattraper, seulement le regarder tourner sur lui-même: une marche, puis une autre et une autre encore—boum, boum—, jusqu'en bas. J'ai tout vu même si j'aurais voulu me boucher les oreilles et les yeux et dormir tout le temps, ou alors m'en aller moi aussi, mais je n'avais que ma chambre.

*Puis le loup est arrivé, et la petite biche a couru, couru... et comme elle était très rapide et que le loup était un peu vieux et qu'il n'arrêtait pas de tomber en s'accrochant dans ses grandes oreilles, elle a réussi à lui échapper. Mais quand elle a arrêté de courir, elle se trouvait dans une autre partie de la forêt et il n'y avait plus personne. Elle était plus triste que jamais et elle a tellement pleuré que la lune est descendue sur la terre voir ce qu'elle avait mais la lune ne pouvait rien faire pour elle, alors elle est repartie sur la pointe des pieds. (Oui, la lune a des pieds, les filles). Ce qui est arrivé après ? La suite demain soir, au dodo.*

Papa traitait maman de grosse vache, de grosse truie, de grosse salope, de grosse épaisse, maman qui est toute petite. Maman traitait papa de raté, de taré, de minable, de brute, de sans-cœur, de coureur de jupons, de sale eau, de lâche, de traître. Je les ai vus enlaidis, rouges, hurlant, tout à leur colère, absorbés, aveugles, et j'étais toute seule. Ils se sont dit tout ça plusieurs fois, ils se sont excusés, ont dit qu'ils n'en pensaient rien, puis, d'autres jours, ils ont recommencé en disant qu'ils le pensaient réellement, et chaque fois ils s'excusaient encore, puis ils allaient dans leur chambre s'embrasser et rire tout bas, ils y passaient des heures et des heures et même si j'étais contente j'étais encore toute seule, et puis la petite est venue, et je n'étais plus seule. Mais à la fin ils n'allaient plus dans leur chambre ensemble: maman y allait seule en claquant la porte et papa regardait le football dans la salle de télé à plein volume, les yeux mauvais.

D'un seul souffle, je lance mon idée.

— Viens, Mollie, on va faire un gâteau.

Mollie bat des mains. Depuis que papa est parti, on a presque toujours congé de légumes, mais on ne fait plus de gâteaux. Je n'en ai jamais fait toute seule, seulement avec lui. Maman dira en me flattant les cheveux: comme tu es grande maintenant, ma grande fille. Elle en reprendra deux fois, ma pauvre maman maigre, et peut-être même qu'elle sourira.

Vous voulez entendre la fin de l'histoire, les filles ? Bon, d'accord : alors la petite biche a continué à pleurer et à pleurer, tellement que ses larmes ont fait une flaque d'eau, et puis un petit étang, et puis un lac, et puis un océan très

très salé, et elle s'est mise à flotter sur le dos, puis à nager le crawl, et puis à flotter encore, et le soleil s'est levé sur une journée radieuse et la petite biche était bien, même si elle restait triste. Puis elle a échoué sur une île tropicale avec plein de coraux et de cocotiers et de l'eau turquoise remplie de baleines et de poissons-chats et de petites sirènes.

D'abord il faut trouver le livre parmi la grosse pile de livres de recettes, cuisine chinoise italienne indienne végétarienne fraîcheur santé au chocolat. Maman s'est battue pour les avoir («j'ai les enfants à nourrir, moi, sans-coeur!») Avant, ils faisaient à manger ensemble et moi je dessinais à côté, ils avaient de longues discussions entre les bouchées: «feta bulgare ou grecque la prochaine fois?» «il y a un peu trop de marjolaine, non?», «Tu vas peut-être me trouver fou, chérie, mais j'ajouterais un soupçon de vinaigre de riz». On ne mange plus que des pâtes blanches ou des sandwiches au jambon.

Mollie veut lire et je l'installe devant «La cuisine italienne», celui qui a le plus d'images. Elle crie: spaghetti, fusilli, penne (il n'y a pas à dire, les pâtes, on s'y connaît). Enfin je trouve le livre que je cherche et je le tiens ouvert sur la table en mettant un autre gros livre sur la page où la recette n'est pas.

Je sors le moule carré et Mollie exige de le beurrer. Pendant que je prends le sucre et la vanille dans l'armoire, elle barbouille la table de beurre et s'en met plein la bouche. Je le range à toute vitesse: regarde, Mollie, on commence le gâteau. Quand on punit Mollie elle hurle à la mort, mieux vaut lui changer les idées.

Papa commençait par le chocolat: allez, Mollie, nous aussi. Mollie ne me croit pas quand je lui dis que des carrés amers, c'est juste pour le gâteau. Elle mord dedans quand même, puis elle crache par terre. Je lui dis d'essuyer, elle lance le chiffon à côté de sa bave toute brune. Le carré est à moitié perdu maintenant, tant pis. En voulant les faire fondre, lui et l'autre (papa faisait toujours ce bout-là, et je restais sur une chaise à côté, à le regarder), je les brûle, c'est tout noir dans le fond et ça sent mauvais. Je remplis d'eau comme j'ai vu papa le faire et je mets d'autres carrés de chocolat dans une autre casserole. Cette fois, tout se passe bien.

– Tu vas te brûler, dit Mollie, je vais rire.

*Puis la petite biche a fait un gros dodo et quand elle s'est réveillée, elle a vu un immense paquebot tout blanc qui fonçait sur elle et elle a eu peur que le paquebot brise la petite île en mille morceaux...*

Un jour presque comme les autres tout est allé plus vite et il a tout de suite été trop tard. C'est toi qui voulais des enfants et maintenant tu te sauves comme un lâche! Papa disait: vous m'étouffez, je pars. C'est maman qui a été obligée de faire ses valises, il pleurerait trop. Elle était très calme en pliant ses chemises mais après elle s'est assise dans l'escalier et n'a plus voulu se lever. Enfin elle a pris une pilule et elle est allée dans sa chambre, et grand-maman, le front tout plissé («quand on a un mari, ma fille, on le garde!») est venue nous prendre pour la journée en marmonnant. Mais grand-papa a son coeur et grand-maman ses vertiges et ils ne peuvent pas nous garder tout le temps, alors on reste avec maman et on attend qu'elle se réveille.

Bonne princesse, je ne relève pas la méchanceté de Mollie qui va rire si je me brûle. Tu veux casser les oeufs? Ça, casser, elle aime bien. Elle le fait avec coeur, trois dans le bol avec quand même des bouts de coquille et deux par terre (tiens, ça roule!) Pour le deuxième, j'ai bien vu, elle a fait exprès. Elle les poursuit avec une cuillère et ça fait une traînée humide d'escargot. Pourquoi on ne peut pas ramasser un oeuf ? Encore une question sans réponse et un plancher collant.

Pour la farine, elle veut m'aider mais je dis non. Il faut de la précision, papa le disait bien. Elle monte sur la chaise de cuisine avec moi et essaie de m'arracher le sac de farine des mains et la farine se met à voler partout. Je lâche le sac et elle me le vide sur la tête. Là je me fâche pour vrai enfin («tes enfants sont impossibles!») et je la pousse fort, elle tombe de la chaise et se met à hurler.

*... mais non, le paquebot n'a pas heurté l'île, il s'est arrêté juste à côté et ce sont la maman et le papa de la petite biche qui étaient aux commandes, c'était ça la surprise d'anniversaire qu'ils lui avaient préparée, mais ils ne savaient pas que le loup passerait par la forêt ce jour-là, sinon ils ne l'auraient pas laissée seule. Maman et papa étaient très contents de retrouver leur petite biche et ils lui ont fait plein de bisous. La petite biche a mangé trois portions de gâteau au chocolat et elle a fait le tour du paquebot deux fois à vélo et une fois en patins à roulettes, et puis ils se sont couchés tous les trois, papa et maman et la petite biche au milieu, et le paquebot les a ramenés jusqu'à la forêt où ils ont vécu heureux tout le temps. Et la, mes petites filles, c'est vraiment l'heure du dodo, couchez-vous, bisous bisous, et papa va venir vous border dans une minute, bonne nuit, mes petits chatons, dormez bien...*

J'entends des pas et des cris dans l'escalier et tout à coup maman est là qui se frotte les yeux et nous regarde longtemps, longtemps. Son regard ralentit tout, et moi aussi je vois les choses très clairement, avec beaucoup de détails. Je vois le visage rouge de Mollie par terre avec les oeufs, le chocolat craché et le chiffon que j'avais oublié d'essorer (il y a une bonne flaque), moi debout la bouche ouverte, toute blanche de farine, le bol d'oeufs et de coquilles, la table beurrée, la casserole pleine de chocolat brûlé et d'eau sale. Maman ne dit rien. Elle regarde. Tout s'arrête. On attend.

Je vois maman, toute grise, toute maigre, le visage tiré, les yeux enflés. Je la hais, tout à coup, de dormir quand j'ai besoin d'elle, de pleurer, de m'avoir toujours laissée toute seule. Je hais ses histoires de biche et son visage fâché.

— Grosse vache, grosse truie, grosse épaisse...

Et maman qui est toute petite se laisse glisser par terre et se cache la tête dans les mains.

Je voudrais la prendre dans mes bras, je voudrais l'étrangler, on pourrait mourir comme ça, ou passer l'éternité à attendre je ne sais quoi, qu'on sonne à la porte, qu'un ange passe, qu'un train passe, qu'il pleuve ou qu'il grêle, que la vraie vie arrive, enfin, et nous tire de là.